

ques édifices de cette fastueuse cité. Quant au mythe hébraïque qui fait fonder Babylone par Nemrod, le grand chasseur, au pied de la tour de Babel, objet de la réprobation divine, nous devons dire que la critique impartiale de la raison ne trouve rien qui la porte à admettre le récit biblique. Comment supposer, en effet, que le petit-fils de Cham se soit décidé à fonder une ville près de cette tour de confusion, que le ciel avait frappée de sa colère ? La Genèse, au surplus, n'a pas recueilli dans leur intégrité les traditions chaldéennes qu'elle nous a transmises déjà épurées ; ces traditions paraissent avoir été plus naïvement reproduites dans le livre, malheureusement perdu, du Chaldéen Béroze, d'après lequel Abydène et Apollodore avaient fait des abrégés, perdus à leur tour, mais dont quelques fragments ont été sauvés du naufrage par les citations et les extraits de quelques auteurs. Les Grecs ne nous ont pas transmis non plus toute l'histoire de Babylone, ni celle des nations cantonnées autour d'elle. Ctésias attribue à Sémiramis la reconstruction de cette grande ville, dont la fondation première, antérieure à Ninus et à Bélus, se perd dans les temps fabuleux. Cette reine fit ensuite élever un pont de pierre sur l'Euphrate, à l'endroit où il offre le moins de largeur, et régulariser le lit du fleuve par un double quai dont les murs avaient la même épaisseur que ceux de la ville. De chaque côté du pont, elle fit élever deux palais ou citadelles flanquées de tours, au moyen desquelles on commandait la ville. Enfin, au milieu de la ville, elle fit construire le fameux temple de Bélus. A ces grands ouvrages, Nabuchodonosor, suivant Béroze et Mégasthène, en ajouta plusieurs non moins célèbres, entre autres un canal qui joignait l'Euphrate et le Tigre, et les jardins suspendus, merveille attribuée par quelques auteurs à Sémiramis. « Cette ville est si magnifique, dit Hérodote, qu'il n'y a pas au monde une cité qu'on puisse lui comparer. » L'historien grec s'accorde ici avec le passage de Daniel, qui fait dire à Nabuchodonosor : « N'est-ce pas là cette grande Babylone, dont j'ai fait le siège de mon empire, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire ? » En effet, la puissance de Babylone fut à son apogée sous le règne de cet orgueilleux monarque et jusqu'à Cyrus. Quand ce prince s'empara de Babylone, loin de la détruire ou de l'endommager, il en fit la troisième capitale de l'empire persan, après Suze et Ecbatane, et elle devint alors sa résidence d'hiver. Après la victoire de Darius, fils d'Hystaspes, les portes et les murs furent détruits et la ville tellement dépeuplée, qu'il fallut faire venir des femmes des pays voisins pour la repeupler. Xerxès enleva la statue d'or de Bélus, et, d'après quelques historiens, fit même renverser le temple. Plus tard, Alexandre voulut le relever, mais la mort de ce conquérant arrêta les travaux. Ses successeurs, les Séleucides, négligèrent Babylone pour Séleucie, dont la construction, commencée par Séleucus Nicator, se fit en partie avec les débris arrachés à la ville de Sémiramis. La décadence de Babylone fut alors si rapide que, du temps de Strabon et de Diodore, un seul de ses quartiers était habité et, peu de temps après, au second siècle de notre ère, Pausanias dit ces mots expressifs : « Babylone a été la plus grande ville que le soleil ait jamais vue dans sa course. Il n'en reste que les murs et le temple de Bélus. » Saint Jérôme, qui vivait au IV^e siècle, écrit que les rois parthes avaient fait de son enceinte un parc pour chasser les bêtes féroces. Benjamin de Tudèle, parcourant ces contrées au XI^e siècle, nous apprend que deux mille Juifs habitaient de son temps l'enceinte de Babylone ; assertion confirmée par son contemporain Edrisi. Une synagogue même s'élevait à peu de distance des ruines du palais de Nabuchodonosor. C'est là que les rabbins composèrent ce livre mémorable appelé le *Talmud babylonien*. Ainsi, la vieille métropole déchue, ruinée, dépeuplée de ses monuments et de sa splendeur, conserva cependant un reste de vie longtemps encore après l'avènement du khalifat. Ce fut seulement vers la fin du XI^e siècle, qu'abandonnée par la colonie juive, qui en formait depuis longtemps la population principale, elle perdit jusqu'à son nom, que remplaça celui de *Hilleh*, bien que ce lieu n'occupe, sur la droite de l'Euphrate, qu'une très-petite partie de l'emplacement qui fut autrefois la cité de Babylone. Cet emplacement, qui depuis si longtemps faisait rêver les archéologues, les philologues et les historiens, a été, dans ces dernières années, le champ d'exploration d'une commission scientifique, dont nous indiquons les résultats dans le cours de cet article.

Capitale d'un puissant empire, qui s'est trouvé mêlé à toutes les grandes révolutions du vieux monde asiatique, Babylone a vu plus d'une fois les vicissitudes de la guerre amener les ennemis jusqu'au pied de ses hautes murailles. Deux fois, les Perses victorieux forcèrent ses portes d'airain. Cyrus, après la bataille de Thymbrée, vint assiéger Babylone et profita d'une nuit de fête pour pénétrer jusqu'au cœur de la ville, en suivant le lit de l'Euphrate, dont il était parvenu à détourner les eaux (538 av. J.-C.). Vingt-huit ans après, Darius, fils d'Hystaspes, réussit également à franchir les murs de la grande cité orientale, grâce au dévouement d'un de ses principaux officiers. Ces deux sièges ont été marqués par

les épisodes les plus dramatiques et les plus extraordinaires ; mais comme ils se rattachent moins à l'histoire générale qu'à la vie de ceux qui en ont été les héros, nous renvoyons le lecteur, pour les détails, aux articles CYRUS, BALTHAZAR, MANÉ THÉCEL PHARES, DARIUS, ZOPYRE, où nous donnons à ces épisodes des développements qui feraient ici double emploi.

— Archéol. Babylone, située dans une plaine immense et fertile, formait un carré parfait dont chaque côté avait, selon Hérodote, 120 stades (22 kil.) de longueur et 480 stades (88 kil.) de tour. Pline et Philostrate donnent les mêmes dimensions. Ctésias, qui avait longtemps résidé à la cour des rois de Perse, comme médecin, dit que le pourtour de la ville avait 360 stades, autant que les Babyloniens et les anciens Perses comptaient de jours dans l'année ; Philon indique le même chiffre ; mais il s'agit, sans doute, de stades asiatiques qui, d'après les calculs de ce savant, sont de 500 au degré, de telle sorte que les 360 stades de Ctésias et de Philon équivalraient à peu près aux 480 stades d'Hérodote. Relativement au chiffre de 365 stades, mentionné par Clitarque, qui avait accompagné Alexandre dans son expédition, et par Quinte-Curce, il est permis de croire que ces écrivains ont pris pour base le nombre de jours que les Grecs donnaient à l'année. Reste l'évaluation à 385 stades, rapportée par Strabon ; mais elle diffère assez peu de celles que nous venons d'indiquer, et l'on sait, d'ailleurs, que Strabon, très-exact lorsqu'il décrit ce qu'il a vu, commet de nombreuses erreurs quand il parle des contrées qu'il n'a pas visitées : Babylone est certainement dans ce dernier cas. Quelques considérations que soient les dimensions données par Hérodote, tout porte donc à penser qu'elles n'ont rien d'exagéré. L'immensité de Babylone était célèbre dans l'antiquité. Aristote (*Polit.* III, 2) va jusqu'à dire que cette ville était une véritable province, et qu'elle pourrait être comparée au Péloponèse si l'on s'avaisait d'entourer de murs cette presqu'île ; il ajoute que, lorsque Cyrus s'était déjà emparé des extrémités de la ville, les habitants du centre n'en avaient pas encore connaissance. Nous savons, du reste, par Quinte-Curce, que l'immense espace enfermé dans les murs de Babylone n'était pas complètement bâti : il n'y avait, au rapport de cet historien, que 80 stades superficiels (environ 2,750 hectares), qui fussent habitées ; le reste était cultivé et ensemencé, afin qu'en cas de siège les habitants n'eussent pas à souffrir de la disette.

Les murailles qui formaient l'enceinte de Babylone étaient placées au nombre des sept merveilles du monde. Leur élévation était de 200 coudées royales (92 m. 50), selon Hérodote, ou, ce qui est la même dimension, de 50 orgyies, suivant Ctésias ; Strabon et Philon ne donnent que 50 coudées ; Quinte-Curce va jusqu'à 100 coudées ; Pline parle de 200 pieds. Les auteurs que nous venons de citer sont également en désaccord sur l'épaisseur des murailles : Hérodote la porte à 50 coudées (33 m. 10) et dit qu'il y avait sur ces murs de petites loges ou tours, élevées les unes vis-à-vis des autres et entre lesquelles se trouvait assez de place pour qu'on pût y faire tourner un char. Si l'on en croit Philon, six chars pouvaient y passer de front ; Diodore dit deux chars, et Strabon, deux quadriges. Ces murailles, construites en briques posées à joints d'asphalte, étaient flanquées de 250 tours et protégées par un large fossé extérieur où l'on avait amené les eaux de l'Euphrate. Cent portes d'airain, avec encadrement et seuil du même métal, donnaient accès dans la ville. Un boulevard, large de 2 plèthes (60 m.), longeait toute l'enceinte. Cinquante rues (vingt-cinq parallèles à l'Euphrate et vingt-cinq perpendiculaires), aboutissant aux cent portes d'airain, se coupaient à angle droit et divisaient la ville en une multitude de carrés dont une partie seulement, comme nous l'avons vu, était bâtie. Les deux quartiers de la ville, séparés par l'Euphrate, communiquaient entre eux par un seul pont : sa largeur était de 30 pieds grecs (9 m. 24) ; sa longueur, de 5 stades (925 m.) suivant Diodore, et de 1 stade seulement suivant Strabon. Les piles étaient solidement jetées, et à 12 pieds grecs (3 m. 70) de distance les unes des autres ; elles étaient construites en pierres liées par des goudjons de fer et scellées au plomb. Le plancher du pont, fait de madriers de cèdre, de cyprès et de palmier, était mobile : on l'enlevait toutes les nuits. Diodore fait honneur à Sémiramis de la construction de ce pont. Quant au fameux tunnel de 4 m. de haut sur 2 m. de large que, d'après le même écrivain, cette reine aurait fait construire en sept jours sous le lit de l'Euphrate, il n'a probablement jamais existé que dans l'imagination des légendaires orientaux. Le parcours du fleuve, dans la ville, décrivait des sinuosités que longeaient des murs de briques, aussi larges que ceux de l'enceinte extérieure et percés de petites portes d'airain auxquelles aboutissaient les rues ; ces murs étaient destinés à protéger la ville contre les tentatives de débarquement faites par l'ennemi, et contre les inondations.

Les divers monuments renfermés dans l'enceinte de Babylone et décrits par les écrivains de l'antiquité datent de deux époques bien distinctes. Les uns remontent à la fondation de la ville, aux temps reculés du grand empire babylonien ; ce sont le temple ou tour de Baal ou Bélus et l'ancien palais situé sur la rive droite de l'Euphrate. Les monuments de la

deuxième époque ont été construits par les princes chaldéens qui régnaient au VI^e siècle avant notre ère ; ces monuments sont : le palais de la rive gauche, les jardins suspendus, etc.

La fameuse Tour de Babel, qui n'était autre que le Temple de Bélus ou Baal, est le plus ancien monument connu après les pyramides de Memphis. La Genèse rapporte que, pour la construction de la tour, on se servit de briques en place de pierres, et de bitume au lieu de ciment. Voici maintenant la description que les écrivains grecs ont donnée du temple de Bélus. Il s'élevait au centre d'une enceinte carrée ayant 8 stades (1480 m.) de tour, et dans laquelle on pénétrait par des portes d'airain, qui subsistaient encore du temps d'Hérodote. Le temple avait huit étages superposés en retraite : l'étage inférieur était une construction massive, mesurant un stade (185 m.) tant en long qu'en large. Un escalier extérieur, en spirale, conduisait aux étages supérieurs, où se trouvaient de vastes salles contenant des statues de divinités babyloniennes. Au milieu de cet escalier étaient pratiquées une loge et des sièges pour ceux qui montaient. Sur la plate-forme du dernier étage s'élevait une chapelle où il n'y avait point de statues, mais un lit magnifique, et, à côté, une table d'or. Les prêtres chaldéens racontèrent à Hérodote qu'une femme du pays venait y passer la nuit, comme cela se pratiquait au temple d'Ammon, à Thèbes, et dans celui de Pature, en Lycie. Les savants ont conjecturé que cette chapelle, dont le sommet atteignait, selon Strabon, une hauteur de 204 m., servait d'observatoire aux astronomes de la Chaldée. Au pied de cette immense pyramide à huit gradins, se trouvait une autre chapelle où l'on voyait une statue d'or de Bélus assis ; à côté, une grande table d'or, un trône et un marche-pied du même métal, le tout valant 800 talents d'or (56 millions de notre monnaie), selon ce que les prêtres chaldéens dirent à Hérodote. Près de cette chapelle s'élevait un autel d'or sur lequel on ne sacrifiait que des animaux à la mamelle, et un second autel plus grand, destiné aux victimes d'un âge fait, et sur lequel les Chaldéens brûlaient, chaque année, à la fête du dieu, mille talents pesant d'encens (environ 25,000 kilo.). Le tombeau de Bélus était placé dans le temple ; Elien rapporte qu'il fut ouvert par Xerxès, qui s'empara aussi d'une statue d'or massif de ce dieu, haute de 12 coudées (5 m. 50). Le temple pyramidal de Bélus rappelle l'architecture des Égyptiens, de qui les Babyloniens, au dire d'Apollodore, reçurent leur civilisation : la première construction fut peut-être élevée par Bélus lui-même, qui, si l'on en croit Apollodore, aurait régné en Egypte avant de venir fonder le premier empire assyrien. C'est à Sémiramis que Diodore rapporte ce magnifique ouvrage, comme la plupart de ceux dont nous aurons encore à parler. Les découvertes modernes, faites par la science archéologique, ont prouvé, comme nous le verrons tout à l'heure, que Nabuchodonosor reconstruisit en grande partie le temple de Bélus. Cette pyramide colossale tombait de nouveau en ruine, lorsque Alexandre vint à Babylone ; ce monarque avait formé le projet de la restaurer ; dans les derniers temps de sa vie, il y employa 10,000 hommes pendant deux mois, mais ils ne parvinrent qu'à débayer les décombres amoncelés autour de l'édifice. Alexandre mort, nul ne songea à poursuivre les travaux.

Le Palais occidental, bâti sur la rive droite de l'Euphrate, avait trois enceintes inscrites l'une dans l'autre, et dont les murs étaient construits en briques sur lesquelles, avant la cuisson, on avait imprimé des figures d'animaux de toute espèce, coloriées avec beaucoup d'art, de manière à représenter la nature vivante. Les murs de l'enceinte extérieure s'élevaient moins haut que les murs de l'enceinte intermédiaire, et ces derniers étaient eux-mêmes moins élevés que ceux de l'enceinte intérieure, qui étaient dominés à leur tour par le palais central. L'ensemble de ces diverses constructions présentait ainsi l'apparence pyramidale, caractère essentiel des architectures primitives. On peut juger des proportions générales du palais par celles que Ctésias assigne à l'enceinte intermédiaire : elle était circulaire, tandis que les deux autres étaient carrées ; elle avait une hauteur de 70 orgyies (129 m.), et son épaisseur était de 300 briques (environ 25 m.). Quant à son circuit, il mesurait 40 stades (7 kil.), 20 stades de plus que celui de l'enceinte intérieure et 20 stades de moins que celui de la première enceinte, dont le développement n'atteignait pas moins de 60 stades (11 kil.). Trois portes, pratiquées dans ces trois enceintes, conduisaient au palais ; deux de ces portes étaient en airain et ne s'ouvraient qu'à l'aide d'une machine.

Le Palais oriental était bâti sur la rive gauche de l'Euphrate, en face du palais occidental, auquel le reliait le pont que nous avons décrit ; il n'offrait ni les mêmes proportions colossales, ni la même magnificence de décoration. Son enceinte en briques cuites n'avait de tour que 30 stades, ou même 20 stades, suivant Quinte-Curce ; mais c'est dans les dépendances de ce palais que se trouvaient les Jardins suspendus, rangés, comme les grandes murailles d'enceinte, au nombre des sept merveilles du monde. Ces jardins, dont Hérodote ne parle pas, furent établis par Na-

buchodonosor, qui mourut l'an 561 av. J.-C. Diodore rapporte que ce prince les fit construire par amour pour une de ses femmes, Amytis ou Amuhea, fille de Cyaxare, qui regrettait les sites pittoresques de la Médie, sa terre natale. Composés de terrasses étagées en amphithéâtre, les jardins suspendus formaient un carré dont chaque côté avait 400 pieds grecs (123 m.) ; ils s'appuyaient sur des murailles en pierre de 22 pieds (6 m. 80) d'épaisseur, construites à 10 pieds (3 m. 08) l'une de l'autre. La couverture de l'espace compris entre ces murs n'était point une voûte à plein cintre ou en ogive, comme on l'a prétendu ; elle était formée, ainsi que le dit positivement Diodore, de blocs de pierre de 16 pieds (4 m. 95) de long sur 4 pieds (1 m. 23) d'équarrissage, allant d'un mur à l'autre. Au-dessus de ces blocs venaient successivement une couche de roseaux et de bitume, un double lit de briques cimentées avec du plâtre, et enfin des laines de plomb, destinées à arrêter les infiltrations de l'eau. Sur ce fond métallique était entassée une masse de terre suffisante pour que les plus grands végétaux pussent y prendre racine. « Telle est la vigueur des arbres qui croissent sur ce sol créé par l'art, dit Quinte-Curce, qu'ils ont à leur base jusqu'à 8 coudées de circonférence, s'élèvent à 50 pieds de hauteur, et sont aussi riches en fruits que s'ils étaient nourris par leur terre naturelle. D'ordinaire, le temps, dans son cours, détruit, en les minant sourdement, les travaux des hommes et jusqu'aux œuvres de la nature ; ici, au contraire, cette construction gigantesque, pressée par les racines de tant d'arbres et surchargée du poids d'une si vaste forêt, dure sans avoir souffert aucun dommage. » Dans l'épaisseur des terrasses de ce jardin original étaient ménagées des galeries affectées au service des habitants du palais. La galerie de la terrasse supérieure contenait des machines qui élevaient l'eau nécessaire à l'arrosage général du jardin, sans que personne pût, à l'extérieur, apercevoir le travail.

Les écrivains de l'antiquité citent plusieurs autres ouvrages remarquables exécutés par les Babyloniens. Ce peuple paraît avoir eu une grande habileté dans les travaux hydrauliques. Ainsi que le Nil, l'Euphrate avait ses débordements annuels : afin d'en prévenir les suites, Nabuchodonosor fit creuser au-dessus de Babylone, près de la ville de Sippara (Sépharvaim), un lac auquel Hérodote assigne un circuit de 420 stades (77 kil. et demi). Diodore donne des dimensions plus considérables encore à ce bassin, qui, selon lui, aurait été creusé par Sémiramis. D'autres auteurs font honneur de cet ouvrage à l'une des femmes de Nabuchodonosor, Nitocris, qui gouverna Babylone pendant les sept années que dura la démente du roi, dont parle Diodore. Cette même reine, à laquelle on attribue plusieurs des travaux dont nous avons fait mention, fit creuser, dit-on, au-dessus de la ville, un nouveau lit à l'Euphrate, pour arrêter les Médes, dont la puissance, devenue formidable depuis la prise de Ninive, menaçait alors toute la haute Asie. Nabuchodonosor fit élever, dans le même but, la célèbre muraille médique, qui rejoignait l'Euphrate au Tigre.

Ruines de Babylone. Art babylonien. « Aujourd'hui, dit M. Raoul-Rochette, la plaine où fut Babylone est couverte, sur une étendue de 18 lieues, de débris, de monticules à demi renversés, d'aqueducs et de canaux à demi comblés. Ces décombres se sont mêlés à un tel point qu'il est souvent impossible de reconnaître la place et les limites certaines des édifices les plus considérables. La désolation y règne dans toute sa laideur. Pas une habitation, pas un champ cultivé, pas un arbre en feuilles ; c'est un abandon complet de l'homme et de la nature. Dans les cavernes formées par les éboulements ou restes des antiques constructions, habitent des tigres, des chèvres, des serpents, et souvent le voyageur est effrayé par l'odeur du lion. » Ainsi se sont accomplies ces paroles du prophète Isaïe : « Là se couchent les animaux du désert ; leurs demeures sont habitées par des chouettes ; les chacals crient, ainsi que des chiens, dans les maisons de leurs voluptés. » Ces ruines, dit M. Ramée, ne sont pas comparables, par leur beauté, ni par leur conservation, à celles que nous offrent d'autres pays ; mais ces montagnes de décombres et de débris, que des voyageurs modernes sont allés étudier avec autant d'étonnement que de fatigue, méritent néanmoins une attention spéciale. Ce sont des vestiges que des civilisations très- reculées ont laissés à notre méditation. Là, ni colonnes, ni chapiteaux élégants, ni entablements avec frise ornée, ni frontons décorés de statues ; on n'y rencontre que des masses énormes de maçonnerie, des traces d'enceintes de palais immenses, où l'art ne consiste que dans la conception de l'étendue horizontale et perpendiculaire de colossales dimensions. « Le monceau de décombres le plus considérable qui s'élève sur la rive gauche de l'Euphrate est désigné sous le nom de *Kasr* (en arabe, le château) : il a environ 245 m. de long sur 183 m. de large et 21 m. d'élévation. On y a reconnu les ruines du palais oriental et des jardins suspendus construits par Nabuchodonosor. Au sommet de ce monticule, hostile à la végétation, subsiste, comme par miracle, un arbre séculaire, un athlèth (*amaria orientalis*), qui a paru à quelques rêveurs un dernier rejeton ou représentant des fameux jardins. La partie orientale du *Amul*, auquel le *Kasr* a